

folio
POLICIER



**THOMAS
BRONNEC**

**En pays
conquis**

FOLIO POLICIER

Thomas Bronnec

En pays conquis

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2017.

*Couverture : D'après photos © Mohamad Itani / Trevillion
Images et Mike Kemp Images / Getty Images.*

Thomas Bronnec est journaliste et auteur de documentaires. Il explore depuis plusieurs années les coulisses du ministère des Finances et du monde politique. Il a publié quatre romans, dont *Les initiés* (Folio Policier n° 822), un thriller politique qui se déroule à Bercy.

Prologue

Lundi 23 janvier 2017
6 h 58

Un courant d'air la fait frissonner alors qu'elle enfile sa blouse dans le vestibule. Une pièce est ouverte au bout du couloir, où la lumière est restée allumée. Elle croit entendre un râle et ça lui rappelle celui de son chien, la nuit où elle l'avait récupéré sur le bas-côté de la route. Elle tend l'oreille et perçoit un brouhaha.

Elle attrape son balai à deux mains et s'approche doucement de la porte entrebâillée. Elle risque un coup d'œil à l'intérieur de la pièce, plongée dans la pénombre.

Tout semble en ordre. Le bureau est parfaitement rangé. Les dossiers sont alignés les uns à côté des autres. Une lumière blafarde se reflète sur le mur blanc en face. Soulagée, elle pense : « C'est la télé qui faisait ce bruit. »

Elle frappe à la porte et personne ne répond. Elle distingue maintenant aussi le son des gouttes

de pluie qui cognent contre les vitres et l'eau qui s'évacue par les gouttières. Elle frappe encore et demande :

— Je peux entrer ? C'est le ménage.

Elle pousse lentement la porte. Une fenêtre est restée ouverte et, juste au-dessous, la moquette vermeille est devenue noire, imbibée de flotte. Sur la commode, une photo où deux hommes se serrent la main en souriant. Elle les reconnaît tous les deux. Le premier travaille ici. Il a l'habitude de venir tôt. Elle le croise souvent et il a toujours un mot gentil pour elle. L'autre, elle le voit plutôt à la télévision. C'est le président de la République.

Avant d'avoir réalisé que le cadre de la photo a été éclaboussé par un mélange rougeâtre, elle est déjà entrée et il est trop tard. Elle a une chaussure dans son champ de vision, et bientôt une jambe et un corps tout entier, recroquevillé face contre terre.

Elle sort en criant, claque la porte et dévale les escaliers. Elle reprend son souffle une fois dehors, au pied de l'immeuble. Elle a laissé son portable en haut mais elle est incapable de remonter. Elle traverse la rue jusqu'au café en face et, quand elle entre, elle sent le regard du serveur, derrière son comptoir, qui s'attarde sur ses formes moulées dans sa blouse trempée par la pluie.

Elle demande si elle peut utiliser un téléphone. Il sourit en lui indiquant la direction des toilettes. Il y a un vieux téléphone à pièces mais elle n'a pas de monnaie dans ses poches. Elle décroche le combiné et tape à n'en plus finir sur le cadran en hurlant, jusqu'à ce que l'homme la ceinture et réussisse à

la calmer. « Je vais appeler la police », prévient-il à plusieurs reprises et, juste avant de s'évanouir, elle parvient à soupirer :

— Oui, s'il vous plaît, appelez-la.

Là-haut, au troisième étage de l'immeuble Saint-Frère, la télévision branchée sur BFM passe en boucle le même reportage depuis la veille.

... Hélène Cassard a lancé sa campagne au Bourget avec un discours fleuve très offensif à l'égard du président sortant. Les sondages donnent toujours les deux candidats au coude à coude derrière Laurence Varennes...

Cinq heures plus tard, la Brigade criminelle et l'Identité judiciaire s'affairent toujours dans la pièce alors que l'ensemble des locaux est interdit d'accès. Le corps a été évacué à l'institut médico-légal. Personne n'a éteint la télévision. Les invités se succèdent sur le plateau pour commenter le meeting de la candidate investie par le parti de droite et un bandeau défile sur lequel on peut lire, en noir sur fond jaune :

Christian Dumas, président de la Commission nationale des comptes de campagne¹, a été retrouvé mort dans son bureau.

1. La CNCCFP, en abrégé. Cette commission, créée en 1990, est une autorité administrative indépendante qui est chargée de contrôler la légalité des dépenses de la campagne électorale et celle du financement des partis politiques.

Dimanche 18 juin 2017
19h56

Les cigarettes sont plantées dans le cendrier comme des bâtons d'encens. Angélique Dumas renonce à les compter. Sur la Seine, une péniche passe lentement. Elle fronce les sourcils et aperçoit, sur le pont, un couple qui s'embrasse.

Elle se laisse tomber sur le fauteuil en cuir. Elle place sa main droite sur le ventre, inspire et expire bruyamment. Devant elle, un épais classeur à la couverture blanche, qu'elle vient de refermer. La centaine de fiches rédigées par son armée de collaborateurs dessine la feuille de route du prochain ministre. Mais cela a-t-il encore un sens ?

Elle attrape son smartphone. Tous les SMS qu'elle a reçus indiquent la même issue. Elle allume tout de même la télévision, une Samsung posée sur la petite table près de la fenêtre. Angélique Dumas est hypnotisée par les visages des journalistes et des politiques sur l'écran, personnages d'un théâtre muet.

La sonnerie du téléphone fixe la fait sursauter. Elle attend quelques secondes et décroche. Elle reconnaît tout de suite la voix de Daniel Caradet, le directeur du Trésor¹.

— C'est un résultat à tout faire péter. Bruxelles va nous allumer, les marchés vont nous allumer, les Allemands vont nous allumer.

— Ils ne joueront pas avec le feu, Daniel.

— J'ai bien peur que si.

— Le président n'est pas idiot au point de laisser le Rassemblement national investir les palais de la République.

— Le président est mort, Angélique. Fini. Carbonisé. Ce n'est pas lui qui va décider. Il faut qu'on bâtit des barricades autour de Bercy pour éviter d'être contaminés par toute cette merde.

Elle se lève avec peine, appuyée sur des genoux qui flanchent. Elle attrape sa vieille sacoche en cuir et se dirige vers la porte. Le couloir est vide, encore plus sinistre que d'habitude. Dans l'ascenseur, elle rajuste le col de son chemisier. Elle scrute avec tristesse son visage qui se reflète dans les parois en méthacrylate. Dans la rotonde, elle s'attarde à observer les portraits de tous les anciens ministres.

Angélique Dumas salue l'appariteur. Dans la cour, aucune voiture ne l'attend. Son chauffeur semble s'être évaporé avec la C6 de fonction. Elle se souvient qu'elle lui a donné quartier libre ce soir

1. Le Trésor est, avec le Budget, l'une des deux administrations reines de Bercy. La direction du Trésor conseille le ministre dans sa politique économique et elle est en première ligne pour la diplomatie financière à Bruxelles.

pour lui permettre de suivre les résultats des élections en famille.

Elle regarde flotter les drapeaux au-dessus du centre de conférences Pierre-Mendès-France, dans la cour de l'Hôtel des ministres. Elle traverse l'allée Jean-Monnet et, une fois qu'elle a passé l'octroi, hèle un taxi dans lequel elle s'engouffre en disant seulement :

— Fontenay-sous-Bois.

Le front collé à la fenêtre, la main droite agrippée à sa sacoche, Angélique Dumas contemple la ville alanguie qui défile sous ses yeux. Le chauffeur a cru bien faire en montant le son de l'autoradio.

... entre en force à l'Assemblée. La droite se retrouve en quelque sorte otage du Rassemblement national. La « ligne Belmont » pourrait désormais s'imposer...

Elle n'entend plus rien et se concentre sur la route. François Belmont... La dernière fois qu'elle l'a vu, c'était à l'enterrement de son père, en plein cœur de l'hiver. Un fantôme qui allait et venait dans sa vie, autour duquel elle tournait sans but précis.

Le périphérique est vide et le taxi file à toute allure. Angélique Dumas reconnaît bientôt sa rue, à l'horizon. Les poubelles sont sorties, bien rangées devant chaque pavillon. La voiture s'arrête devant le sien. Elle ne se préoccupe pas de sa monnaie et laisse deux billets de 20 euros au chauffeur sans lui dire au revoir.

Elle croit apercevoir une ombre qui se détache devant sa porte. Elle fait quelques pas. Il n'y a

personne. Six mois auparavant, ils étaient deux. Ils lui avaient présenté leur carte. La Brigade criminelle. Elle les avait fait entrer, sans réfléchir. Ils n'avaient pas retiré leur blouson. L'un d'eux lui avait demandé si elle était bien la fille de Christian Dumas. Elle avait hésité, un bref instant, avant de répondre : « oui ». Le fonctionnaire de police avait une voix très douce, presque rassurante quand il lui avait annoncé la mort de son père. Angélique avait essayé de ressentir quelque chose qui aurait pu ressembler à de la tristesse. Elle avait juste été traversée par un sentiment d'effroi quand il lui avait indiqué qu'il était mort « par arme à feu ».

Elle avait presque entendu le bruit assourdissant de la balle qui claque et elle en avait frissonné. Peut-être était-ce seulement le froid coupant du mois de janvier, après tout. Elle ne s'était pas sentie coupable, en tout cas. Ça aurait été à son père de faire le premier pas, pas à elle.

— Vous savez, avait-elle dit comme pour se justifier, je ne l'avais pas vu depuis plus de trente ans.

Cette phrase, elle n'avait pas voulu la répéter lors des obsèques, alors elle s'était assise au fond de l'église, discrètement, laissant les relations de Christian Dumas accaparer le deuil à coups de discours et de visages compassés. Elle le vivrait par procuration à travers eux.

Belmont était venu la saluer à la fin de la cérémonie. Il semblait plus triste qu'elle. Il portait un chapeau mou et de fines lunettes rondes démodées qui ne masquaient pas ses yeux rougis. Emmitoufflé dans sa pelisse, une écharpe bleue nouée autour

du cou, il avait essayé de la réconforter. Mais elle ne désirait parler à personne et surtout pas à lui.

Ce soir, pourtant, elle se surprend à espérer qu'il sonne à la porte, comme quand elle était enfant. Ce n'est pas un soir où elle a envie d'être seule.

Dimanche 18 juin
23 h 02

La nuit a envahi Port-Guillaume. De là-haut, il peut voir les bateaux se trémousser au rythme des vaguelettes, lucioles amoindries semées dans cette eau calme couleur pétrole. L'hélicoptère amorçe sa descente sur le parc du manoir et, comme chaque fois, Antoine Fertel éprouve une légère appréhension qu'il apaise en posant sa main sur le bras du pilote.

L'appareil atterrit sans encombre mais le patron du Crédit parisien est surpris par la force du vent. Il a bien senti que les mâts des bateaux jouaient à s'approcher et que l'hélicoptère lui-même tanguait un peu, mais il n'a pas eu le réflexe de tenir son chapeau en s'extirpant de la cabine. Il le ramasse et emprunte au pas de course le chemin qui mène à l'entrée de La Fierté – c'est ainsi qu'il a baptisé son domaine.

Le majordome a préparé le petit salon : la télévision est allumée sur TF1 et un verre de whisky a été servi. Antoine Fertel s'installe au fond du fauteuil. L'un des présentateurs récapitule une nouvelle fois le résultat des élections législatives.

C'est une situation inédite sous la V^e République. Aucune majorité ne se dégage à l'Assemblée. Deux options sont sur la table : une grande coalition, à l'allemande, entre la droite et la gauche. Ou, beaucoup plus probable à l'heure actuelle, une alliance entre la droite et le Rassemblement national.

C'est fini. Il n'y a plus rien à espérer. Ses phalanges se crispent autour du verre comme les serres d'un aigle qui emporte sa proie. Mais il n'a rien attrapé, que du vent. Il écoute d'une oreille distraite les politiques débattre sans passion. Il fixe l'écran mais ne voit rien d'autre que le flou de silhouettes indistinctes s'agiter autour de la table.

Antoine Fertel se lève et se colle à la fenêtre. Le jardin est superbe. Il a fait reproduire à l'identique l'allée des tilleuls de l'Hôtel de Matignon. Il en a fait planter 111, que le jardinier taille impeccablement en marquise pour maintenir l'illusion de la perspective. Il ne manque que la statue de la nymphe Pomone. Il lui a préféré une sculpture contemporaine achetée par le Crédit parisien, une *Nana* de Niki de Saint Phalle dont les couleurs claquent sous les projecteurs qui resteront allumés tant qu'il ne sera pas parti se coucher.

67 députés du Rassemblement national... il a du

mal à y croire. Le Nord, le Sud-Est, l'Est. Partout, la droite a appliqué la stratégie du ni-ni¹. S'il avait pu choisir, il aurait soutenu le président sortant. Il n'avait, personnellement, pas vraiment eu à s'en plaindre. Le Crédit parisien avait été renfloué et la zone euro avait été sauvée². L'état des finances publiques n'était pas bon, mais avec une Commission européenne insistante, la gauche au pouvoir serait rentrée dans le rang. Alors que là...

Antoine Fertel a envie de fracasser son poing contre la vitre, à défaut d'avoir François Belmont en face de lui. Il est hors de question qu'il favorise, de quelque manière que ce soit, le Rassemblement national. Il avait au moins espéré que la victoire irait à cette droite qui prône le libéralisme, la croissance, les entreprises, la zone euro, et pas à cette espèce de national-socialisme qui est en train de se pavaner un peu partout ce soir. Défendre l'État et la nation, au XXI^e siècle...

Il reçoit un SMS et rappelle aussitôt son interlocuteur. C'est Daniel Caradet.

— Ça va tanguer demain sur les marchés. Déjà que la situation des finances publiques est catastrophique, mais alors si le Rassemblement national entre au gouvernement...

1. Le «ni-ni» est une stratégie défendue par certains leaders de la droite qui consiste à maintenir, lorsque c'est possible, le candidat de la droite républicaine au second tour d'une élection, même s'il est arrivé troisième derrière la gauche et l'extrême droite. Et ce, au risque de faire élire le candidat du Rassemblement national.

2. Voir *Les initiés* (Gallimard, Série noire, 2015).

— Il entrera. La droite n'est pas prête à participer à un gouvernement d'union nationale. Demain, ils vont faire la gueule, à Bruxelles. J'espère qu'ils foutront un bon coup de pression et qu'on va éviter ça. Mais je suis plutôt pessimiste.

— En tout cas, on va prendre un ou deux points dans la gueule dès l'ouverture, si tu veux mon avis.

— Pour quelques jours, ce ne sera pas dramatique. L'image de la France dans le monde va être salie, mais ça, on peut s'en accommoder. L'important, c'est d'être certain que ça n'aura pas de conséquences à long terme. Il faut rassurer. Faire du zèle. Montrer qu'on ne quittera la zone euro à aucun prix, même avec des guignols qui n'y comprennent rien à l'économie. Il faut qu'on sache qui ils envisagent de foutre à Bercy.

— Je ne vois pas trente-six solutions, Antoine. Il va falloir que tu te jettes à l'eau. Si on fait front, l'Élysée et Matignon n'auront pas d'autre choix.

Fertel raccroche. Dans le reflet de la fenêtre, il a l'air d'un spectre. Ses rouflaquettes encadrent avec sévérité son visage fermé. Il essaie de sourire mais ne desserre pas les dents. Il s'est fait flouer. L'impuissance de l'argent lui saute soudain aux yeux.

De toute sa carrière de banquier, il n'a jamais été aussi inquiet. Pas même lorsque, le 14 septembre 2008, on l'avait prévenu que Lehman Brothers allait faire faillite le lendemain. Il est bien placé pour savoir que, dans toute crise économique, il y a toujours des opportunités. Le cataclysme financier des subprimes lui avait permis de racheter

l'Amsterdamsche Bank¹ et de se hisser au premier rang des banques de la zone euro. Mais cette fois, ce n'est pas une crise économique qui se prépare. C'est une crise politique et internationale. Et là, il n'y a que des coups à prendre.

1. Voir *Les initiés* (Gallimard, Série noire, 2015).

Dimanche 18 juin
23 h 25

Il regarde le ciel, au-dessus du palais, un velouté de noir où la pleine lune a des airs d'auréole. Le drapeau se balance doucement au gré du vent. Enveloppé dans un pardessus enfilé à la hâte, il resserre l'écharpe autour de son cou. C'est sa maison, depuis cinq ans. Son équipe de conseillers, c'est sa famille, qui s'entasse jusque dans les soupentes. Ils ont connu tellement d'épreuves ensemble.

Partir, les abandonner, évidemment, ça lui a traversé l'esprit ce soir. Il y a une forme de lassitude à prétendre grimer son impuissance avec un maquillage qui ne dupe personne. Mais il a vite repris le dessus et fait en sorte que les choses s'enclenchent. S'il y a quelqu'un qui a la garantie de sa propre pérennité, c'est bien lui.

Il se retourne, s'enfonce dans le jardin. Il s'arrête, s'accroupit et arrache quelques brins d'herbe qu'il renifle sans élégance, comme un gosse seul et ivre

dans les champs. Ils n'ont pas d'odeur. Il essaie de se souvenir de celle de la pelouse de ses parents, quand son père avait fini de passer le tracteur, et du bonheur qu'il avait à se rouler dans l'herbe coupée.

À gauche, à quelques mètres, il repère un petit morceau d'emballage en aluminium qui scintille à proximité du chêne qu'il a lui-même planté au début de son premier quinquennat. Il se relève, s'approche et le ramasse avant de l'examiner : un reste de tablette de chocolat. « Les gens sont dégueulasses », murmure-t-il en pensant à cette foule qui se presse là le dimanche pour éprouver, l'espace d'une balade dominicale, ce que peut être le quotidien de son monarque. Il y en a toujours quelques-uns qui viennent équipés de leurs jumelles et qui s'installent le plus près possible du palais pour scruter les fenêtres et s'efforcer d'apercevoir un membre de la cour qui s'affaire dans son bureau.

Ouvrir les jardins au peuple, c'était l'une de ses grandes idées. Parfois il descend saluer les badauds, contraint par leur présence et un reste de préséance. Ils viennent jusque chez lui et il resterait cloîtré à l'intérieur comme s'il était assiégé ? Leur voyeurisme et leurs insultes, il peut les supporter. Mais leur saleté, leur égoïsme... Quand il les observe depuis le bureau de son conseiller spécial, Claude Danjun, il a l'impression d'être à la fenêtre du château de Moulinsart et de voir débarquer Séraphin Lampion et les romanichels. « Les Français ne se respectent pas », lui assure souvent Danjun. Il n'arrive pas à lui donner tort.

Il froisse le morceau d'aluminium et le met au

fond de sa poche. Ramasser leur merde, c'est ce à quoi il s'astreint depuis qu'il a été élu, mais ils ont pour lui le même respect que pour les éboueurs. Il a de la crasse dans les mains, c'est vrai, mais comment faire autrement pour lustrer ce pays qu'il sait au bord de l'apoplexie ?

Les choses s'annoncent mal, sans doute, mais cela aurait pu être pire. Il n'aime pas se demander ce qu'il aurait dû faire différemment. Les regrets, c'est pour les faibles.

Il a frôlé le désastre lors de la présidentielle, il y a deux mois. Il avait devancé Hélène Cassard au premier tour. La candidate de la droite avait récolté 35 000 voix de moins que lui. 35 000 électeurs. 0,1 % du total des votants.

Le couperet était passé tout près. Il n'empêche : le score de Laurence Varennes l'avait étonné. Quand il avait été acquis qu'Hélène Cassard ne serait pas au second tour, il avait rêvé d'une victoire à 60-40. Il pensait que la présidente du Rassemblement national aurait du mal à enclencher une vraie dynamique après les 26 % qu'elle avait obtenus au premier tour. Il l'avait emporté, mais Laurence Varennes avait tout de même recueilli 48,35 % des voix. Même s'il était confiant, il avait tout de suite compris que les législatives auraient tout d'un saut dans l'inconnu.

Quand les premières estimations du second tour sont tombées, sur le coup de 18 heures, ses pires craintes ont été confirmées. La République est bloquée : pas de majorité de gauche dans l'Hémicycle, impossible pour la droite de former un gou-

vernement sans les 67 députés du Rassemblement national.

Claude Danjun, avec ses manies de vouloir entrer dans l'Histoire, fût-ce par la porte du désastre, a tout de suite diagnostiqué une crise de régime et préconisé une sortie par le haut : la démission, une nouvelle élection... Le président, lui, préfère plaider l'accident de parcours, persuadé que les institutions de la V^e République sauront absorber ce choc. Il se remet à faire ses petits calculs.

Il y a 253 députés de gauche, écologistes et Front de gauche compris. Il en manque donc 36 pour faire une majorité. Impossible de les puiser au centre, qui n'a fait élire que 21 députés, lesquels, même attirés par un maroquin, ne se rallieront pas tous. La droite pourrait à la rigueur accepter un gouvernement d'union nationale, à la condition de le diriger : prétention légitime puisque c'est elle qui possède le plus grand nombre de députés – 257 en comptant les centristes. Mais il est hors de question de laisser la droite à la tête d'un gouvernement d'union nationale : celui qui fait l'union nationale, le lien entre tous les Français, c'est lui. C'est à lui que revient le choix de nommer le Premier ministre.

Plus tôt dans la soirée, il a voulu croire qu'il pouvait dynamiter définitivement la droite et l'obliger à trier le bon grain de l'ivraie, à séparer les « authentiques républicains » des « apprentis fascistes ». Avec Claude Danjun, il a pointé, un à un, les profils des députés de droite qui venaient d'intégrer l'Assemblée pour essayer d'évaluer s'il était possible d'en débaucher suffisamment. Stéphane Keller, le

Premier ministre qu'il a nommé au lendemain de la présidentielle, l'a persuadé que ça l'était. Il voulait sauver sa place pour éviter de rester dans l'Histoire comme le plus éphémère locataire de Matignon. Le président l'a autorisé à lancer un appel sur les plateaux de télévision : « Refusez toute entente avec le Rassemblement national et intégrez une majorité républicaine et réformatrice. »

Mais il faut se rendre à l'évidence : le pointage de ceux qui se sont manifestés, directement à lui ou sur les plateaux télé, est trop incertain pour se lancer dans une telle aventure. Pour le moment.

Dimanche 18 juin
23 h 50

Elle soulève la tasse à deux mains et la porte doucement à ses lèvres, se laissant envelopper par le parfum des herbes aromatiques qui ont longuement infusé. Les images de la télévision montrent le champagne couler à flots au QG du Rassemblement national.

Après chaque gorgée de sa tisane, elle attrape son smartphone et fait défiler les messages. Le dernier écrit par François Belmont date du 6 février, quelques jours après l'enterrement de son père.

Une simple pensée, Angélique. Je sais que c'est plus dur pour toi que pour tous les autres. Ma porte sera toujours ouverte.

Elle n'avait jamais répondu. Que pouvait-elle lui écrire ? François Belmont lui avait donné tant de faux espoirs. Il s'était rapproché d'elle, mais il

tergiversait sans cesse quand elle abordait le seul sujet qui l'intéressait : son père.

Angélique Dumas a l'impression d'avoir toujours connu Belmont, comme s'il avait accompagné toute son enfance. Un homme en pardessus qui venait le soir, embrassait ses parents, accrochait son manteau sur la rambarde de l'escalier du haut duquel elle l'observait, tétanisée à l'idée que sa mère exige qu'elle descende lui dire bonjour. Elle poussait un soupir de soulagement quand elle l'entendait dire : « Laisse, va. C'est une enfant, et les enfants n'aiment pas les corvées. » Ensuite elle écoutait le brouhaha monter du salon et, parmi les voix des invités, elle reconnaissait systématiquement la sienne, chaude et ronde.

Pourtant, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi, il lui avait toujours fait peur. Le croquemitaine de son enfance avait les traits de François Belmont. Il s'était éclipsé quand son père avait disparu. Après le divorce de ses parents, quand elle avait 8 ans, elle n'avait plus entendu parler de Belmont et elle avait oublié son existence, jusqu'à ce qu'elle le croise par hasard à Bercy, quelques années auparavant.

Elle assistait à la remise de la Légion d'honneur à Nicolas L'Herbement, qui venait de quitter son poste de directeur du Trésor pour la Deutsche Bank. Lors du cocktail qui avait suivi, un homme s'était dirigé vers elle, chauve, le visage émacié. Devant elle se dressait l'ogre qui avait épouventé son enfance. Il avait surgi du passé, bravant le temps pour lui rappeler la peur inexplicquée qu'il lui inspirait.

« Dans le décor politique actuel, le nouveau polar de Thomas Bronnec est tout simplement fascinant, certains diront peut-être prémonitoire... »

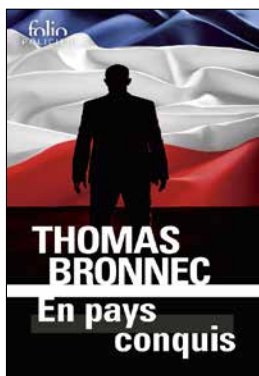
BERNARD POIRETTE, RTL

En pays conquis

La République est dans l'impasse. L'Élysée est à gauche mais l'Assemblée à droite. Très à droite: impossible pour Hélène Cassard, nommée à Matignon, de gouverner sans le soutien du Rassemblement national. Le grand argentier de sa campagne, François Belmont, la pousse à accepter cette alliance taboue. Alors que les pulsions populistes et le rejet des élites gagnent du terrain, il devient en coulisses l'homme fort du pays. En politique, l'essentielle est toujours de savoir qui décide. Et qui spéculé.

THOMAS BRONNEC

Thomas Bronnec est journaliste et auteur de documentaires. Il explore depuis plusieurs années les coulisses du ministère des Finances et du monde politique. Il est l'auteur de quatre romans, dont *Les initiés* (Folio Policier n° 822), un thriller politique qui se déroule à Bercy.



THOMAS BRONNEC
EN PAYS CONQUIS

Cette édition électronique du livre

En pays conquis

de Thomas Bronnec

a été réalisée le 17 décembre 2018

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072829475 - Numéro d'édition : 344181).

Code Sodis : U22307 - ISBN : 9782072829512.

Numéro d'édition : 344185.